

Gilles Sebhan sur les traces de Stéphane Mandelbaum

TESSA PARZENCZEWSKI

Trois films déjà et trois livres, dont le dernier, *Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz* de Gilles Sebhan. Après avoir dessiné, peint, gravé, Bacon, Rimbaud, Pasolini, Pierre Goldman, icônes de sa pinacothèque personnelle, le voilà devenu icône lui aussi. Près de 30 ans après son assassinat, à l'âge de 25 ans, l'énigme Stéphane Mandelbaum persiste. Une seule certitude : même délestée du destin tragique de l'artiste, l'œuvre en elle-même, dans son autonomie, dans sa globalité, est d'une intensité époustouflante, tant les moyens plastiques répondent à la rage et à la rébellion du peintre. Et c'est par l'art que Gilles Sebhan rencontre Stéphane Mandelbaum.

Gilles Sebhan, Français, Juif d'origine marocaine. Auteur de plusieurs romans, dont la plupart autobiographiques, où l'homosexualité est omniprésente, et d'une biographie consacrée à Tony Duvert, écrivain sulfureux, célèbre dans les années 70, ainsi que d'un récit, *Domodossola, le suicide de Jean Genêt*. Un dessin vu en galerie et un autre sur Internet. Tel est le point de départ d'une longue recherche, d'une sorte d'enquête menée par Gilles Sebhan à Bruxelles pour tenter d'en savoir plus, pour cerner ce personnage déroutant, insaisissable, où je est plusieurs

autres, qu'était Stéphane Mandelbaum. Des témoins défilent. Amis proches, Gérard Preszow et Antonio Moyano, bien connus de nos lecteurs, le peintre Georges Meurant, le photographe Marc Trivier, la première petite amie, l'épouse Claudia, venue d'Afrique, Pili la mère, et en dernier lieu, Arié, le père. On ne sait pourquoi, l'auteur semble craindre cette rencontre. A-t-il échafaudé une théorie de rapports forcément tendus, oppositionnels entre père et fils ? Car Sebhan n'est jamais hors champs. Lui aussi interroge ses identités. Comme Stéphane, qui selon la conception réductrice, venue de la religion et intériorisée par beaucoup, n'était pas vraiment juif, puisque de mère arménienne. Et sa judéité, il l'affirme tant et plus dans ses œuvres. Dans les griffonnages en yiddish qui parsèment ses dessins, mêlés à d'autres écritures, «un codex sauvage», a écrit un critique, comme chez Basquiat, et aussi, avec ces dignitaires nazis qui apparaissent de façon récurrente, entre répulsion et fascination : Goebbels, Himmler, Rohm... Et puis Auschwitz. Le portail. Comme un voyage à rebours de l'artiste, *Le rêve d'Auschwitz*. Thème que l'on retrouve également chez le père, mais allusif, quasi effacé, qui peine à émerger de la blancheur de la toile, pour ne pas en dire trop ? Pour ne pas étaler l'évidence ?

Tout au long du récit, Sebhan décrit les dessins, les toiles, avec un vrai regard, il tente de décrypter cet univers où les scènes érotiques, à la limite du porno, côtoient les évocations des camps, où Saint-Nicolas porte une croix gammée en brassard, et où, en écho à des autoportraits au visage défiguré, comme une prémonition, répondent les visages d'autres assassinés, Pasolini et le poète yiddish Peretz Markish, victime de Staline... Et puis des revolvers, qui n'étaient pas que des représentations...

Artiste, braqueur, provocateur, assassiné dans un règlement de comptes après le vol d'un Modigliani, ultime dérision, la peinture encore. À la fin du livre, aucune vérité n'est révélée, car elles sont probablement multiples et contradictoires. Gilles Sebhan a seulement tenté de capter ce qui se cachait derrière le miroir, ce qui se tramait depuis l'enfance pour aboutir à cette sorte de défi permanent qui pour un regard extérieur, est de l'ordre de l'autodestruction. Il n'y a pas de guillemets dans le texte, tous les témoignages se coulent dans un récit continu et prenant, au plus près de l'art et de la vie. ■

Gilles Sebhan
Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz
Les Impressions Nouvelles
153 p., 9 13 €